

Filles de l'Histoire ? Les féminités

DANIÈLE BUSSY GENEVOIS

Université Paris 8

I'm Nobody! Who are you?

*Are-you — Nobody — too?**

Emily Dickinson (1860 ?)

*Les femmes, je le sais, ne doivent pas écrire ; J'écris pourtant [...]**.*

Marceline Desbordes-Valmore (1860)

*J'étais parvenue à formuler ma loi***.*

Sibilla Aleramo (1906)

P*andora*, depuis sa création par le Département d'Études hispaniques de Paris 8, et le premier numéro, en 2000, confié à Marie Franco et Miguel Olmos, est restée fidèle à sa vocation collective et pluridisciplinaire. Cependant choisir de consacrer un numéro aux « féminités », n'était-ce pas se heurter au titre de la revue, risquer l'enfermement du concept et peut-être du mythe ? La libératrice des maux (des mots ?) est aussi porteuse d'espoir. Michèle Ramond nous le rappelle.

En proposant de faire de la « féminité » l'objet de la revue, chacune des responsables du numéro portait en elle, l'une sa volonté d'histoire, l'autre le « feu » de l'écriture et de la langue, mais aussi la conviction que l'apparente limitation du terme (cet « ensemble de caractères propres à la femme » des dictionnaires) recouvrait des complexités multiples. Nous refusons donc la fausse évidence commode de la féminité, la simplicité de la définition imposée de l'extérieur, le stéréotype, au profit de la réflexion littéraire et de l'examen d'une construction culturelle, dans le monde hispanique. « L'engagement de tout l'être [est] une forme de réflexion poétique » a pu dire Yves Bonnefoy d'une créatrice ; sans doute en est-il de même de la réflexion politique¹.

Hispanique ? en nombre de contributions, la littérature – et la littérature hispano-américaine – semble l'emporter dans ce numéro, et l'histoire d'Espagne sur celle d'Amérique.

* Pierre Leyris, *Esquisse d'une anthologie de la poésie américaine du XIX^e siècle*, Paris, Gallimard Éd. Bilingue, (Collection du Monde entier), 1995, p. 286.

** « Une lettre de femme » in *Poésies*, préface d'Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, (Collection Poésies), 1983, p. 171.

*** *Une femme*, Paris, Éd. des Femmes, 1974 (1^e éd. 1906), p. 225.

¹ « Marceline Desbordes-Valmore », *op. cit.*, p. 17.

Pandora n'est jamais exhaustive, sa vocation étant d'ouvrir le débat ; de fait, les apports à cette livraison favorisent la réflexion transversale : à preuve les échos possibles entre l'Espagne et l'Amérique sur les aspirations à la citoyenneté, la naissance d'une féminité collective ou les avant-gardes, pour ne prendre que quelques exemples. Reste à souhaiter que la recherche se tourne vers d'autres champs impliquant la comparaison d'une rive à l'autre (ainsi du droit de suffrage ou du divorce) ou la reconnaissance des influences réciproques (la propagande ouvrière féministe espagnole en Amérique latine ou l'appui des femmes latino-américaines aux républicaines durant la guerre d'Espagne, entre autres).

UNE CONSTRUCTION HISTORIQUE

L'histoire d'Espagne – et en particulier l'histoire contemporaine – peut servir de guide de lecture à la construction des féminités dans le monde hispanique ; les directrices du volume ont accepté la variété des méthodes d'analyse en littérature comme dans le domaine de l'histoire – histoire dite des femmes, histoire des rapports de sexes en sociologie, ou en droit, histoire du genre – même s'il est clair que la catégorie d'analyse du genre issue des travaux nord-américains, en particulier de Joan Scott (1988), magnifiquement retravaillée en France, et interprétée de façon multiforme en Espagne, est un concept fondamental pour étudier les rapports de pouvoir historiquement construits ; l'on s'efforcera donc d'éviter la confusion fréquente en Espagne entre « sexe » et « genre » – jusqu'à l'emploi récent d'expressions comme « le genre des hommes »².

Au-delà des questions de méthode, qui ne peuvent être qu'ébauchées ici, la définition même de la féminité donne alternativement dans le simplisme ou la remise en question, en fonction de la période historique et des progrès scientifiques, et couvre un ample panel d'utilisations du terme. Les découvertes génétiques récentes ne cessent de bousculer la compréhension du féminin et du masculin. Et les disciplines scientifiques mènent depuis trois décennies une ample réflexion sur la différence des sexes, depuis notamment les travaux de l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu³ ; en histoire, l'on sait que Michel Foucault avait prévu d'écrire un quatrième tome de *L'histoire de la sexualité* sur « la femme, la mère et l'hystérique » et parmi de nombreux travaux, on ne peut que souligner l'importance pour le débat de la tentative de Thomas Laqueur en 1991 : il s'agit pour lui de penser historiquement la dynamique qui conduit d'un moment où le sexe était « un » – la femme étant corporellement, jusqu'au XVI^e siècle, un homme inversé – au moment où les sexes sont devenus deux : « l'épistémologie seule ne produit pas deux sexes opposés ; elle ne le fait que dans certaines circonstances politiques ».⁴

² Joan Scott, *Gender and the politics of history*, New York, University of Columbia Press, 1988 ; *Le genre de l'histoire. Les Cahiers du Grif*, n° 37-38, juin 1988, sous la direction de Françoise Collin – voir en particulier les articles de Michèle Riot-Sarcey et Eleni Varikas ; J. Amelang et M. Nash, dir., *Historia y género. Las mujeres en la Europa moderna y contemporánea*, Valencia, Alfons el Magnánim, 1990.

³ Nicole-Claude Mathieu, *L'arrondissement des femmes. Essai en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985.

⁴ Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992 [1^e éd. 1990, Harvard College], p. 25.

La recherche et le militantisme vont souvent de pair, notamment dans le domaine de l'homosexualité, et des théories *Queer*⁵. Mais on remarque aussi une tendance à la divulgation récente : ainsi glose-t-on fréquemment les thèses nord-américaines et parmi elles, les études de Judith Butler dont le *Gender trouble*, 1989, est devenu une référence obligée (il n'a cependant été traduit qu'en 2005 en France) ; le champ de réflexion en faveur d'une « fluidité identitaire » (selon le commentaire de Clarisse Fabre, *Le Monde*) est amplifié par *Défaire le genre* (2006), où Judith Butler réaffirme sa lutte contre la « normativité hétérosexuelle ». Le langage de la mode, lieu apparent de la féminité proclamée, se complait chaque jour davantage dans le jeu de l'ambivalence (« le rituel du masculin-féminin recomposé », « comme un garçon, féminissime » ou autre « costard corseté » de la « success story » de la mode, telle qu'on peut la lire dans *Elle*, 14. VIII. 2006).

Ces mutations et ces fragilités invitent donc à réfléchir historiquement sur la question de la féminité, traduite socialement et politiquement en termes de complémentarité des sexes, perçue alternativement comme harmonieuse voire souhaitable⁶, ou comme hiérarchique, ce qui induit un « humain-pas tout à fait-humain »⁷, la femme.

LA FÉMINITÉ OU L'ACCOMPLISSEMENT D'UNE FONCTION

En ce qui concerne le monde hispanique, les modalités d'accomplissement de la fonction féminine, comme rôle distinctif et complémentaire d'un masculin vécu comme référentiel, sont détectables et datables avec une précision relative.

Vêtir le corps en est la première modalité évidente, ce corps dont la littérature, dans ce numéro, n'aura de cesse de rappeler « le système de signification » (Béatrice Rodriguez), et dont l'histoire examine comment il devient pour les femmes respect des codes sociaux, lieu de plaisir et de narcissisme et premier mode de reconnaissance de soi (d'où l'importance de l'introduction du miroir dans le cabinet de toilette des bourgeoises au XIX^e siècle). Au XIX^e siècle, dans la presse destinée aux femmes, la reproduction de la mode française par les gravures et les patrons à copier se démultiplie jusqu'Outre-Atlantique (il suffit de regarder, par exemple, l'*Album* édité à Cuba par Gertrudis Gómez de Avellaneda) ; ou bien, phénomène épisodique, la mode est véhiculée depuis l'exil à Paris (la libérale Faustina Sáez de Melgar y crée en 1881 *Paris-Charmant*). Être femme espagnole passe alors par la copie de l'étranger – qui mieux que Galdós dans *La de Bringas* l'aura perçu ? – et l'on pourrait analyser le phénomène jusqu'au début du XXI^e siècle et tenter de mesurer l'influence mondiale de titres français comme *Elle*, ou encore *Marie-Claire* divulguant la substantifique moelle de son savoir en matière de mode à 15 millions de femmes à travers 27 éditions internationales. Certains moments de l'histoire contemporaine sont particulièrement intéressants à observer : en Espagne, le goût du maquillage culmine avec la Seconde République ; le maquillage prend

⁵ À côté des travaux bien connus de Didier Eribon sur « La question gay », consulter : Marie-Hélène Bourcier, *Queer Zones, Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland, 2001.

⁶ Françoise Héritier, *Masculin-féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

⁷ Dorothy L. Sayers, « The Human-not-quite human » cité par Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*. Op. cit., p. 13.

alors sa source à Hollywood ; la presse féminine espagnole est avide de modèles de silhouettes amincies, de modèles de bouches (à la Joan Crawford), de cheveux platinés (à la Jean Harlow) et recueille dans son courrier les échos de ces modes y compris à la campagne : on trouve ainsi l'histoire du garçon privé de sa jolie brune de fiancée, devenue blonde, lourdement maquillée et dépourvue de sourcils (comme dans le sonnet de Quevedo, ne gagnerait-il pas à coucher auprès de lui, si telle est sa conception du féminin, non le corps de la femme, mais son maquillage ?) ; on recueille aussi les observations de la socialiste María Martínez Sierra, en campagne électorale dans la province de Grenade à propos des femmes des villages : « *con tracoma pero con los labios pintados* ». ⁸

Cette dépendance vis-à-vis de l'étranger fournira même une de ses justifications idéologiques au fascisme : dès 1932, José María Pemán proclame le nécessaire retour à la pudeur de la mantille pour lutter contre les provocants « bibis » parisiens et contre les toques de fourrure, « soviétiques » à ses yeux ; dès 1934, le rejet par l'Église du sport, du bronzage, de la « nudité sur les plages » annonce également l'appropriation du corps par l'État.

La déshumanisation franquiste du corps féminin prendra des formes variées ; le NO-DO en créant l'Eva Robot, en a tiré les conséquences de façon moderne et non dépourvue d'humour à une date tardive du régime (voir l'article d'Antonia Paz Rebollo et Carlota Coronado). Mais comment ne pas rappeler que la prison a été le lieu de « conversions » brutales ? Comment ne pas signaler que la tonte et le viol ont été, pendant la guerre civile, les armes de l'exorcisme de l'engagement républicain ? Le rêve de parure de soi des revues féminines, l'aspiration à la blondeur ravissante – de Jean Harlow à l'enfant Shirley Temple – et à un corps mince et musclé, sont cassés ; le corps devient le lieu de la dégradation et « le vagin...pourriture » (Yannick Ripa).

Plus fondamentale encore dans l'accomplissement de la féminité, et notamment pour les XIX^e et XX^e siècles, est la modalité de complémentarité dans le couple, que cette fonction soit un idéal, une obligation ou une sauvegarde pour les femmes, leur « carrière », diront les féministes critiques. La forme bourgeoise de la quiétude du foyer en est évidemment le parangon – qu'on relise les définitions de la sphère du privé, par Alexis de Tocqueville, de cette *privacy* à l'anglo-saxonne, ou les modèles juridiques que sont les Codes du XIX^e siècle, Code civil des Français de 1804 ou Code civil (libéral) espagnol de 1889, entre autres, la « tranquillité dans l'ordre », selon le commentaire ironique de Francisco Tomás y Valiente. La féminité se mue alors en stéréotype ; de nombreuses études ont été consacrées à sa version espagnole, « l'ange du foyer⁹ » (titre de la revue de María del Pilar Sinués), et l'on peut également analyser le stéréotype chronologiquement postérieur de l'épouse efficace et gaie, complément de l'homme professionnellement actif. L'image en sera véhiculée notamment sous la Seconde République et trouvera son apogée en France, pendant la guerre d'Espagne, dans le premier *Marie-Claire* (1937) à travers les chroniques de Marcelle Auclair, qui aspire

⁸ Sur ces problèmes, voir Danièle Bussy Genevois : « El retorno de la hija pródiga : mujeres entre lo público y lo privado » dans Pilar Folguera (Dir.), *Otras visiones de España*, Madrid, Fundación Pablo Iglesias, 1993.

⁹ Colette Rabaté, *¿Eva o María ? Ser mujer en la época isabelina (1833-1868)*. À paraître en 2007, à Salamanque.

à une modernité réfléchie et rieuse. En Espagne aussi, l'efficacité s'étend à la maison, la femme – l'ange – devient « maîtresse » de celle-ci et le concept correspond particulièrement à l'esprit réformateur de la République ; la lutte pour l'hygiène, la clarté ou l'architecture fonctionnelle fait de la féminité la capacité à exercer un nouveau savoir-faire.

Sur la longue durée, une constante de la condition féminine – avec toutes les nuances politiques et religieuses que l'histoire du genre met en évidence – a été une assignation de l'être-femme, une immobilisation ou une limitation ; ce que Nicole Loraux, dans son ultime publication sur l'histoire grecque, caractérise comme le fait de « figer la personnalité en paradigme ». ¹⁰ C'est cependant la complémentarité des sexes, telle qu'on la conçoit en Espagne au XIX^e siècle, qui va faire mûrir les premières réflexions émancipatrices des femmes libérales, qui vont dénoncer le mariage de convenance et souhaiter un compagnonnage d'idées entre les époux ; à la fin du siècle, les républicaines parlent d'un homme comme « le compagnon, mais non le maître ». On peut suivre la trace de cette progression dans la presse féminine libérale sous Isabelle II (*La Violeta*, 1863-1866) et sous le « Sexenio » (*La Mujer*, 1871) ; la directrice des publications, Faustina Sáez de Melgar, Présidente en 1869 de l'*Ateneo de Señoras* fondé par Fernando de Castro, milite (avec ses collaborateurs des deux sexes) pour que « les femmes servent à quelque chose de plus utile que flatter le caprice ou le désir de l'homme »¹¹ ; la revendication s'inscrit dans l'examen des textes juridiques, qui ravalent la femme au rang de « mollusque » (1862), de « chose » (1871) ou de « bête de somme » (1871). Pour devenir la « Femme », il faut devenir personne, être de pensée et de raison, la « femelle » signifiant l'animalité du sexe biologique ou de la sujétion : « la femme termine où commence la femelle »¹² – terme cependant employé par certains collaborateurs pour désigner les émules de George Sand. Dans cette période de classement des races et des classes, la recherche de dignité s'inscrit dans la lutte contre toutes les formes d'esclavage : si parias, esclaves, serfs n'existent plus, si « le monde civilisé aspire à ce qu'il n'y ait plus de nègres, mais des frères des blancs »¹³, on doit entraîner les femmes dans ce mouvement émancipateur, dit-on en 1871. Mais les libérales en fixent en même temps les frontières idéologiques, en rejetant l'instrumentalisation des carlistes « pharisiennes et fanatiques » et le déchaînement des femmes de la Commune de Paris contemporaine, « furies vomies par l'enfer ». Et les premiers indices de progrès se notent dans l'évolution des modèles de comportement proposés, loin du modèle d'épouse soumise : longtemps prisonnières du personnage tragique de Mariana Pineda, dont l'exécution en place publique en 1831 sur ordre de Ferdinand VII avait signifié la mythification, les femmes libérales des années 1880 proposent des exemples autrement souriants, instaurant la longue chaîne des « modèles », – de comportement ou de mise – qui restent jusqu'à aujourd'hui la clef fréquente des conduites féminines ; les modèles de vies

¹⁰ Nicole Loraux (Dir.), *La Grèce au féminin*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. XXV.

¹¹ F. F. [Faustina Sáez de Melgar], « Nuestra misión », *La Mujer*, N° 3, 24. VI, 1871, p. 2.

¹² Julia Giménez de Moya, « La mujer y el hombre », *Id.*, N° 7, 24. VII. 1871, p. 1.

¹³ *La Mujer*, N° 2, 16. VI. 1871, p. 3.

possibles (une femme-médecin russe, une géographe italienne, les journalistes ou actrices espagnoles) sont alors promus au rang d'exemples de parcours.

LA FÉMINITÉ OU L'EXASPÉRATION THÉORIQUE

Pour qui observe l'Espagne contemporaine, le débat sur l'identité féminine est pratiquement incessant, de la Restauration à la guerre civile, mais son apogée se situe entre 1890 et 1930 ; les conditions culturelles du pays lui confèrent d'ailleurs un aspect normatif lourd de conséquences. Le mal-être des Espagnoles naît en effet de leur lucidité croissante, de leur volonté d'exister individuellement et nationalement, lors même que les termes de ce débat, en faisant de la femme un enjeu de la modernité, l'éloignent souvent de l'émancipation souhaitée.

Le premier aspect du débat est juridique ; à la fin du XIX^e siècle, les réformes législatives sont l'espoir des libéraux, des républicains, voire d'une partie des femmes du mouvement ouvrier – même si leurs combats prioritaires sont les droits du travail et la lutte des classes. Il faudra attendre la Seconde République pour l'accès à la citoyenneté : l'obtention de l'égalité juridique entre les sexes et le divorce par consentement mutuel, accompagnent les droits politiques (éligibilité et droit de vote). Au XIX^e siècle les réformes libérales confortent l'infériorité féminine, la puissance paternelle et maritale s'exerçant à tous les niveaux, jusque sur la prostitution ; en effet, les grands textes reconnus comme progressistes par leurs contemporains fonctionnent comme des éléments paralysants ; sous le « Sexenio » même, la loi sur le mariage civil de 1870 en confirme l'indissolubilité et le Code pénal condamne la femme adultère à la prison, mais « absout » le mari qui la blesserait ou blesserait son amant : « l'heure de tuer est passée » dit-on dans un roman de 1910, tout en évoquant le plaisir de « hacher menu » les coupables ; le franquisme redonnera vie aux principes du Code pénal et encore en 1981, une femme sera condamnée à six années de prison pour adultère par un juge oublieux de la Constitution de 1978. Quant aux libéraux au pouvoir à partir de 1882, en promulguant le Code civil de 1889, ils confortent le patriarcat et le droit de propriété masculin, l'uniformisation juridique du territoire à laquelle ils tendent, limitant les capacités des femmes aragonaises et catalanes ; restent le « suffrage universel » octroyé en 1890 et excluant les femmes, et en 1907, la tentative avortée des républicains d'accorder le droit de vote, municipal, aux seules femmes chefs de famille, ce que la dictature de Primo de Rivera décrètera en 1924.

Le second aspect du débat est scientifique ; l'Espagne manifeste une certaine originalité, non dans sa pensée positiviste et son scientisme exacerbé, mais dans le fait que ceux-ci sont largement importés, notamment de France. Dès 1861 – dans un ouvrage publié seulement après la chute d'Isabelle II, *La mujer del porvenir* – Concepción Arenal avait moqué les thèses du Dr Gall (1845) sur l'équivalence entre l'intelligence et la taille du cerveau. En 1882-83, Clarín construisait le personnage de Ana Ozores en mettant à profit certains des travaux sur l'hystérie du Dr Charcot, de La Salpêtrière. Et, à partir de 1893 et surtout de la traduction française des travaux de Cesare Lombroso et Guglielmo Ferrero, les idées sur le

retard intellectuel des femmes et la prédisposition de certaines au crime et à la prostitution, du fait des caractéristiques du visage et du sexe, confortent les thèses anthropométriques dominantes.

La polémique enflamme jusqu'aux élites libérales : en 1893 le juriste d'Oviedo Adolfo Posada (*Feminismo*, 1899) se heurte, en toute courtoisie, à l'intolérance de son ami sociologue Urbano González Serrano ; Posada, enthousiasmé par le Congrès pédagogique de 1892 et subjugué par Emilia Pardo Bazán, s'inspire des thèses de John et Harriet Stuart Mill, alors que le positiviste rejette toute idée d'amitié et de commerce intellectuel avec les femmes, l'émulation avec l'homme rendant la femme « ridicule ».

Tiene la mujer más abnegación que nosotros : poseemos más cerebro que ellas. El peso de los cráneos lo prueba [...] Tienen más corazón que usted y menos cerebro, como Ud posee más nervios y menos músculos que su carbonero. La ley de la diferenciación se impone [...] No lo dude usted : el calor del ovario enfría el cerebro¹⁴.

L'ovaire – devenu « synecdoque de la femme » au XIX^e siècle, selon Thomas Laqueur – ignoré pendant deux millénaires, fait en effet de la femme cette « autre chose » (Victor Joze, 1895) qui préoccupe en Europe et en particulier en France ; dès 1844, « seul l'ovaire fait de la femme ce qu'elle est », écrivait en latin le médecin Achille Chéreau¹⁵ ; le débat dépasse la communauté scientifique, qui lui donne cependant sa caution, et donc son pouvoir.

Chronologiquement, les thèses misogynes – et pas seulement antiféministes – culminent en deux occasions, lors de la première et de la seconde décennie du XX^e siècle, mais l'on sait que le débat restera virulent au Parlement de la Seconde République en septembre et octobre 1931 ; les rares députés de droite sont conscients de la valeur de l'arme politique du suffrage féminin et les prêtres parmi eux défendent la féminité incarnée par la Vierge Marie ; mais des députés républicains et radicaux refusent le droit de vote du fait de la nature hystérique de la femme et de son incapacité intellectuelle ; l'un – le radical Ayuso – juge même préférable que seules les femmes ménopausées, enfin susceptibles de contrôler leurs nerfs et leur jugement, obtiennent le droit de suffrage ; d'autres, comme le psychiatre Roberto Nóvoa Santos, dissertent sur *La indigencia espiritual del sexo femenino* (titre d'un de ses ouvrages de 1908).

Entre 1900 et 1910, féminité et sexualité sont examinées, commentées, glosées dans la presse et la littérature de grande diffusion : la théorisation normative se fait alors divulgation. L'accumulation de publications est manifeste, qu'il s'agisse de traductions plus ou moins tardives (Schopenhauer, Nietzsche, Moëbius) ou strictement contemporaines (Otto Weininger ou Havelock Ellis) ; excepté pour ce dernier, la femme, souvent rusée, et maléfique, dépourvue de possibilités intellectuelles, se confond avec ses organes génitaux (qu'on lise l'essai pourtant éclairé de Andrés González-Blanco consacré à Messaline, tendant à expliquer son action

¹⁴ *La amistad y el sexo. Cartas sobre la educación de la mujer*. Por Adolfo Posada y Urbano González Serrano, Madrid, Imprenta de Enrique Rubiños, 1893. Ici González Serrano, p. 31.

¹⁵ Cité par T. Laqueur, *op. cit.*, p. 199.

politique par son impossibilité à assouvir ses pulsions du fait d'un clitoris monstrueux – on retrouve les thèses lombrosiennes)¹⁶. De ce fait les collections de romans, ces « frissons fictions » – le terme est de Christine Rivalan Guégo – vont se pencher sur la féminité, soit en exagérant les appétits sexuels des personnages féminins, soit en consignnant ceux-ci dans l'insignifiance : ainsi dans *El Cuento semanal* l'indécision des caractéristiques des visages et des corps¹⁷ ; un protagoniste de López de Haro se lance même le défi de se couler dans un corps et un cerveau de femme pour mieux en saisir l'étroitesse (C. Rivalan). La fascination et le dégoût pour la féminité se retrouvent chez certains des post-naturalistes : citons simplement un roman sévillan de 1909 de Javier Lasso de La Vega, *Lucrecia de Monterrey*, où la femme est exhibée (tableaux vivants), possédée, tuée et violée par un nécrophage sur la table de dissection de la morgue. Les personnages féminins objets de complaisance et d'étude seront également fréquents dans la production sociologique : Constancio Bernaldo de Quirós, dont l'influence est à la mesure de son rôle à l'*Instituto de Reformas Sociales*, publiée intensément de 1901 à 1910 ; aux thèses de Lombroso ou d'Elena Tarnakowsky, il ajoute ses connaissances de traducteur de Sacher Masoch, y voyant un exemple de féminisme.

Le débat des années 20 est annoncé par cette mise à profit de la féminité par les médecins, sociologues et romanciers de la décennie précédente, autant que par les conférences ; les plus courues à Madrid étaient celles sur le « féminisme » prononcées par Gregorio Martínez Sierra et publiées dans *Blanco y Negro*, la revue de la « vie moderne », qui, sur le mode pédagogique et léger, invitaient les Espagnoles à « s'occuper moins de flirt et plus de droit » – María Lejárraga rédigeait les textes¹⁸. Les thèses les plus marquantes seront cependant celles du docteur Gregorio Marañón, précurseur de l'endocrinologie espagnole. Ses démêlés avec le dictateur Primo de Rivera en feront le chantre de la démocratie et un des hommes scientifiques les plus respectés : il introduit dès 1920 dans *Biología y feminismo* le concept de « fatalité » de la différence sexuelle et s'oppose à son maître Ramón y Cajal (« La capacidad intelectual de las mujeres », *Voluntad* N° 1, 1919) à propos de ses définitions de la féminité ; pour Marañón, le sport et le travail provoquent « une féminité affaiblie, mêlée de composantes viriles évidentes », « motif d'éloignement pour l'homme », et il n'a de cesse d'en trouver la preuve dans ses recherches médicales :

Igualdad en los derechos, incluso superioridad en muchos derechos para la mujer ; pero diferenciación fundamental de acciones [...] El hombre es un motor, muscular y psíquico, provisto, de un modo casi accesorio, de un órgano generador. La mujer es un gran mecanismo regenerador dotado de una sensualidad exquisita [...] Y cada uno tiene su aplicación en la marcha del mundo como lo tienen diferente el clavo y el martillo¹⁹.

¹⁶ Voir Brigitte Magnien (Dir.), *Violence ordinaire, violence imaginaire en Espagne. Doña Mesalina 1910, Les Cahiers de Paris VIII* – Recherches, Saint-Denis, PUV, 1994.

¹⁷ B. Magnien, C. Salaün et al., *Ideología y texto en el Cuento semanal (1907-1912)*, Madrid, Edic. de la Torre, 1986.

¹⁸ Brigitte Magnien, « Féminités », dans Danièle Bussy Genevois, *Le projet national de Blanco y Negro (1891-1917)*, *Travaux et Documents* N° 13 – 2001, Saint Denis, p. 176-205.

¹⁹ Gregorio Marañón, « Sexo, trabajo y deporte », *Revista de Occidente*, Madrid, n° XVIII, décembre 1924, p. 328. (Ce paragraphe n'apparaît pas dans la réédition de ce texte en 1969, *Ensayos sobre la vida sexual*. Cf. Infra, note 20).

Marañón traduit ainsi volontiers la féminité en métaphores surprenantes, ou en termes de capacité séductrice ; chez lui, combien de phrases sur le charme de la voix, de la démarche ou l'effet sexuel produit sur l'homme par le « simple écho des talons d'une midinette sémillante » ; il préconise une répartition des rôles sexuels qui trouvera son plein aboutissement sous le franquisme ; ses recherches moins réductrices sur l'indéfinition sexuelle (*Los estados intersexuales en la especie humana*, 1928), restent réservées à une élite, mais la pathologisation de la féminité par les médecins demeure une constante. Faut-il rappeler, avec Laqueur, que les sexes sont d'autant plus opposés, dans certaines circonstances politiques ?

[...] el progreso de la humanidad [...] se ha de basar [...] en una diferenciación más neta de los sexos. Estamos en una etapa retrasada de esta diferenciación, y sólo se llegará a su cúspide en un futuro lejano [...] hacer muy hombres a los hombres y muy mujeres a las mujeres. En esto estribará la liberación de éstas, y sobre esto ha de construirse el programa del feminismo verdadero [sino] su actuación tenderá al pecado original de la confusión del *feminismo* con el *hominismo*²⁰.

LA FÉMINITÉ OU LA PROJECTION DANS LE COLLECTIF

Cette « libération » dont se soucie de façon si courtoisement paternaliste Gregorio Marañón, avait, dès le XIX^e siècle, comme on l'a vu, préoccupé les femmes libérales – qui parlaient, elles, de « dignité » – et que l'on peut prendre ici comme exemple moins étudié que les anarchistes et les socialistes. Leur étude permet en effet de comprendre le passage de la revendication individuelle à l'insertion dans des groupes ou à la création d'associations, qui deviendront les modèles de fonctionnement de la féminité militante au XX^e siècle. Les premiers *liceos*, avaient ouvert « leurs portes à la Moitié la plus précieuse de l'humanité » afin de « régénérer » le pays, en développer les « lumières » et en « améliorer les coutumes publiques »²¹ ; depuis le règne de Charles III – qu'on relise Josefa Amar de Borbón ou Jovellanos – les femmes étaient apparues comme indispensables à l'éducation, pour le progrès de la Patrie. Et l'on sait – autre domaine de la recherche bien étudié – l'importance des progrès éducatifs, proposés et conquis depuis les années 1880 : ainsi les Congrès pédagogiques de 1882 et 1892 où les éducatrices sont mises en scène par les « krausistes » ou leurs émules, et les premières avancées professionnelles des carrières de l'enseignement.

Ce sont bien ces efforts en faveur de la construction nationale que vont mener les femmes libérales en utilisant les premiers canaux de mise en place du collectif : les conférences, les *Ateneos*, la presse nationale et féminine ; les militantes du mouvement ouvrier, républicaines et anarchistes, à un degré moindre les socialistes, inséreront leurs articles dans la presse ouvrière et s'exprimeront dans les meetings et les cercles républicains et libertaires essentiellement à partir de 1890 – les socialistes dans les *Casas del Pueblo* et dans les groupements d'ouvrières à partir de la première décennie du XX^e siècle. Les modalités de l'associationnisme féminin

²⁰ Gregorio Marañón, *Ensayos sobre la vida sexual*, Madrid, Espasa-Calpe, 1969 (1^e éd. 1924), p.77.

²¹ Marie-Claude Lécuyer, « Femmes et sociabilité au XIX^e siècle : le cas des *liceos* », dans Danièle Bussy Genevois, *Les Espagnoles dans l'histoire. Une sociabilité démocratique (XIX^e-XX^e siècles)*, PUV, Saint Denis, 2002, p. 31-49.

et sa chronologie ont fait l'objet d'études espagnoles et hispanistes : associations « laïcistes » ; associations suffragistes, postérieures généralement à la guerre de 14-18, dont l'influence idéologique en matière féministe reste à examiner plus précisément ; associations civiques républicaines ; associations antifascistes depuis 1933 ; associations anarchistes à partir de 1936²². Remarquons que le phénomène de la création d'associations inclut les milieux catholiques, et l'extrême droite dans les années trente, avant la fondation de la Phalange féminine en 1934 ; remarquons surtout que ces associations autres que la Phalange sont représentatives, du fait de leur création par des femmes, du passage de la réflexion émancipatrice individuelle au collectif, ce que la victoire du fascisme rendra inopérant, en inversant les termes de l'équation en faveur de groupements de masse imposés depuis le pouvoir.

Le rôle de l'individu dans l'émancipation associative est déterminant ; la réalité la plus fréquente au XX^e siècle est la maturation personnelle d'une femme mettant à profit certaines possibilités professionnelles – ainsi de l'enseignement déjà évoqué, cas de María Martínez Sierra, par exemple – pour devenir journaliste ou directrice de journal, puis créatrice d'association. Le parcours de Benita Asas Manterola, créatrice de deux organes de presses (*El Pensamiento femenino*, 1913 ; *Mundo femenino*, 1921-1936), puis troisième présidente de l'ANME (*Asociación Nacional de Mujeres Españolas*, 1918) est révélateur : suffragiste – elle définit l'Espagnole écartée des droits positifs comme *Doña Nadie*, conjonction de la respectabilité et du vide –, elle conçoit en peu d'années le passage de la féminité au féminisme individuel et collectif puis à l'internationalisme féministe.

Ce numéro de *Pandora*, en sa dimension littéraire autant qu'historique, se donne les moyens d'appréhender une féminité vécue et la prise de conscience d'une féminité active. Si nous n'avons pas souhaité accorder de place au domaine très étudié de la sujétion des femmes par l'Église catholique, la seule contribution concernant l'histoire moderne invite à une réflexion qui dépasse son contexte strict : l'étude d'aspects spécifiques de la religiosité féminine et des modes d'insertion des femmes dans les groupes de pèlerins du culte marial (Françoise Crémoux). La recherche, dans l'hispanisme, et en Espagne comme en Amérique Latine, s'était principalement concentrée sur les cas individuels connus de Sainte Thérèse d'Avila et de Sor Juana Inés de la Cruz ; il est important de constater que des recherches récentes élargissent les connaissances soit vers le collectif, soit vers des individualités moins célèbres²³ ; l'époque des Lumières fournit des exemples magnifiques d'une féminité lyrique a-religieuse en milieu conventuel²⁴.

L'examen des deux premières décennies du XX^e siècle met en évidence le contrepoint que les femmes veulent apporter aux thèses scientifiques et aux pesanteurs juridiques et

²² Pour un état de la question, *Les Espagnoles...*, *Id.*

²³ Entre autres : Isabelle Poutrin, *Le voile et la plume. Autobiographie et sainteté féminine dans l'Espagne moderne*, Madrid, Casa de Velázquez, 1995, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, N° 11.

²⁴ Frédérique Morand, *Doña María Gertrudis Hore, vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, Alcalá de Henares, Ayuntamiento, 2003.

sociales : le parcours de l'institutrice-journaliste-fondatrice d'association-romancière Carmen de Burgos est un exemple (Danièle Bussy Genevois). Les années 20 montrent aussi les efforts des femmes pour pénétrer les avant-gardes (Encarna Alonso), sans nier leurs difficultés que d'autres recherches relativisent²⁵ ; les progrès des premiers féminismes se heurtent au « concept fluctuant » de la féminité édicté par les médecins (Christine Rivalan Guégo) : la période est donc bien vue comme la difficile maturation des réformes républicaines.

Mais ce que ce numéro de *Pandora* met clairement en évidence, c'est le laboratoire d'idées que représentent la guerre d'Espagne et ses conséquences. Au début de l'« histoire des femmes » a été soulignée l'importance des « brèches » et des « ruptures » pour mesurer l'impact de l'évolution de la condition féminine ; on a ensuite souhaité, de façon moins mécanique, prolonger cette étude par celle des ondes de propagation des révolutions et des guerres. L'observation, ici, permet d'appréhender certains phénomènes importants et, pour partie, négligés : la participation des infirmières nord-américaines (Robert Coale) et allemandes (Rose Duroux) ne fournit pas seulement de nouveaux modèles de féminité mais corrobore aussi l'évolution politique et personnelle des femmes du peuple espagnoles, ce qui complète les recherches entreprises de longue date sur les miliciennes anarchistes et trotskistes²⁶. De même, si les recherches consacrées à l'exil espagnol en France comptent maintenant des études importantes, l'apport des femmes n'y apparaît que peu. Dans ce numéro, l'étude de l'association communiste *Unión de Mujeres españolas* montre la filiation de celle-ci avec la plus grande organisation antifasciste depuis 1933, la *Asociación de Mujeres antifascistas*, exemple d'une féminité active, et explicite les modalités de sa survie, avec l'appui du Parti Communiste Français, dans un militantisme paradoxalement non dépourvu de féminité traditionnelle (Mercedes Yusta Rodrigo)²⁷.

Au delà des processus déjà observés de soumission des républicaines par la violence (Yannick Ripa), il faut examiner la construction d'une féminité franquiste, fondée sur la réserve, l'enfermement, le sourire et la conformité aux modèles imposés, susceptible de s'étendre aux personnages historiques, est présentée ici sous un aspect nouveau : pendant la dictature, la double séance de cinéma était autant ancrée dans le quotidien des femmes et des familles que le « paseo » en groupes d'amies ; d'où l'intérêt d'examiner le rôle des actualités cinématographiques dans cette construction (A. Paz Rebollo et C. Coronado).

Pandora a également souhaité réfléchir sur l'histoire immédiate et s'intéresser aux modifications législatives du gouvernement socialiste de Rodríguez Zapatero ; si la loi sur le mariage homosexuel a bouleversé la compréhension juridique et religieuse du couple, comment interpréter la loi de décembre 2004 sur « la protection intégrale contre la violence

²⁵ Voir par exemple Shirley Mangini, *Las modernas de Madrid : las grandes intelectuales españolas de vanguardia*, Barcelona, Península, 2001.

²⁶ Notamment : Mary Nash, *Rojas, Las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Taurus, 1999.

²⁷ Mercedes Yusta Rodrigo, « Las mujeres en la resistencia antifranquista, un estado de la cuestión ». À paraître in *Arenal*, 2007, sous presse ; María Dolores Ramos (Dir.), *República y republicanas en España*, Madrid, Marcial Pons Ed. ; *Ayer*. Revista de Historia contemporánea, N° 60, 2005.

domestique » (Géraldine Galeote) ? L'espoir en la loi a été une clef de l'émancipation féminine ; à la force d'une Sibilla Aleramo dont le livre avait été immédiatement traduit en Espagne (« formuler *ma* loi », disait-elle en 1906), avaient fait écho les avancées juridiques de 1931 puis de 1978, pour sortir de l'angoisse et du questionnement individuels. La mise en place du collectif avait appuyé et relayé la recherche de dignité isolée, pour soi, et au foyer.

Le préambule de la loi de 2004 (l'espagnol dit « *contra la violencia de género* », détournant encore le terme) indique clairement qu'il s'agit de lutter contre « les relations de pouvoir des hommes sur les femmes », alors que l'égalité des sexes est inscrite dans la Constitution de 1978 de même que dans celle de 1931, qui consacrait l'abolition des privilèges – de classe, de race, de richesse et de sexe – à la demande de Clara Campoamor. Au delà du problème politique posé par toute « discrimination positive »²⁸, c'est la féminité même qui est en cause, renvoyant aux inquiétudes du XIX^e siècle sur « la chosification de la femme ». On justifie la loi organique par la stratégie qui consiste à agir sur le réel dont l'observation permet d'établir des statistiques (76 femmes tuées par leur compagnon en 2004, 73 en 2005, 56 entre janvier et août 2006). Si nous avons refusé dans la partie historique de ce numéro de confondre féminité et maternité, remarquons que nombre de ces femmes étaient enceintes, ce qui, en terme d'objet, aurait pu leur conférer une valeur que les survivances du patriarcat leur déniaient en tant que personne.

Il semble donc que, en dépit de la fragilité du concept, la « féminité » puisse servir d'entrée à la réflexion historique, sans toutefois éviter le désabusement de qui se livre à cette observation. Le stéréotype persiste : la lecture de la presse féminine actuelle ne laisse-t-elle pas accroire que la construction de l'identité passe par la possession d'un sac de luxe, substitut ou masque du corps ? La victimisation infléchit le droit ; le symbole déborde l'individu ; la littérature traduit l'impossibilité du social : la romancière (Natalia Ginzburg, reprise par Carmen Martín Gaité) examine les « éclats de miroir » qu'elle a entre ses mains, se disant incapable de reconstituer l'ensemble. Mais à la fragmentation et à l'éparpillement des féminités, les républicaines espagnoles ont répondu, en affirmant à la fois leur volonté d'être au centre de soi et de construire l'ensemble.

« Oui, il était là, son tableau [...] Avec une intensité soudaine, comme si, l'espace d'une seconde, elle l'apercevait avec clarté, elle traça un trait, là, au centre. C'était fait ; c'était fini [...] »

Virginia Woolf

La promenade au phare (1926)

²⁸ À propos de ces ambiguïtés : Joan W. Scott, *Parité ! L'universel et la différence des sexes*, Paris, Bibliothèque Albin Michel Idées, 2005. [1^e éd. University of Chicago Press, 2005].